L'ALCHIMIE ET LA SCIENCE

J'ai connu dans mon enfance un vieillard des plus singuliers. Malgré qu'il fut riche, il vivait comme un ermite dans un château délabré qu'il possédait sur les bords de la Loire. En nouvel alchimiste, il se livrait à certaines expériences; cependant je dois dire qu'il n'était point à la recherche de la pierre philosophale dans le but de changer tous les vils métaux en or le plus pur, mais il travaillait sans relâche à découvrir une mixture dont l'efficacité serait telle qu'elle enrayerait le mal, renouvellerait les forces vitales et prolongerait la vie humaine indéfiniment. Inutile d'ajouter qu'il fut malheureux dans son entreprise. Après avoir dépensé toute sa fortune dans des expériences aussi coûteuses que nombreuses, il eut une triste fin, car il passa le reste de ses jours dans un hospice d'aliénés.

Souvenons-nous toutefois que ni les médecins, ni ceux qui s'occupent d'une manière toute spéciale du soulagement des maux physiques de leurs semblables, n'ont la prétention de posséder l'elixir de vie des alchimistes du Moyen-Age.

Nous qui vivons dans un siècle de lumières, nous nous contentons de rechercher la vérité concernant les fonctions de la nature et de lui venir en aide lorsqu'elles sont obstruées par la maladie

Un exemple choisi entre mille fera mieux comprendre les lignes qui précèdent.

M. Martaresche, tailleur, ancien maire de la commune, Grand'Rue, à St-Pons (Ardèche), s'exprime ainsi dans une lettre datée du 27 mars 1896: J'ai été pendant dix ans en proie à des souffrances intolérables, et pendant près de cinq ans il m'a été impossible de travailler. J'avais des coliques néphrétiques qui me faisaient tordre de douleurs. Je souffrais beaucoup des reins et de l'estomac. Je ne pouvais rien digérer, et je rendais les aliments si légers qu'ils fussent : j'étais aussi très constipé. Mes nuits que je passais sans pouvoir fermer l'œil me semblaient des siècles. J'étais devenu comme un squelette, à la peau jaunâtre et au visage terreux. En un an j'avais maigri de douze kilos. Tout le monde me croyait perdu, et moi-même je pensais bien que ma dernière heure était arrivée. J'avais essayé tant et tant de remèdes sans en obtenir le moindre soulagement que c'est, je dois l'avouer, avec peu de confiance que j'eus recours à la Tisane américaine des Shakers, dont on m'avait, à plusieurs reprises, recommandé l'usage. Que de souffrances épargnées, si je l'avais connue plus tôt ! Enfin, mieux vaut tard que jamais. Je me réjouis de pouvoir travailler de nouveau avec courage et entrain ; mangeant avec appétit, dormant bien et ayant un visage qui dénote la santé. Mes amis n'en reviennent pas. Quelques flacons de ce bienfaisant remède ont opéré cette métamorphose. En un mot, c'est grâce à la Tisane américaine des Shakers que je suis revenu à la vie. Ne craignez pas de publier ma lettre ; puisse-t-elle convaincre ceux qui souffrent: Signé Martaresche, tailleur, et ancien maire, à St-Pons (Ardèche). Vu pour la légalisation de la signature de M. Martaresche, apposée ci-dessus. St.-Pons, le 27 mars 1896. Le Maire : Signé Giry.

Tous les maux énumérés par M. Martaresche n'étaient que les symptômes d'une seule et même maladie, la dispepsie ou indigestion chronique. Le remède auquel il doit sa guérison presque miraculeuse, n'est pas la panacée des alchimistes, mais bien un mélange scientifique d'herbes et de plantes médicinales croissant en Amérique préparé par une célèbre communauté religieuse — les Shakers.

La santé est un trésor que vous pouvez posséder à l'exemple du tailleur de St-Pons. Pour cela, vous n'avez qu'à vous adresser à M. Oscar Fanyau, pharmacien, à Lille (Nord), pour lui demander une brochure explicative qu'il vous enverra gratis.

Prix du flacon, 4 fr. 50 ; 1|2 flacon 3 fr.
Dépôt — Dans les principales pharmacies.
Dépôt Général — Fanyau, pharmacien, Lille (Nord) France.

MAISON COLOSSALE DE SOLDES

AU GASPILLAGE

ROUBAIX — 49, Grande-Rue, 49 — ROUBAIX

CHAQUE JOUR, VENTE D'ARTICLES NOUVEAUX

IMMENSE ASSORTIMENT

de Lingerie des Vosges, Linge de table et de toilette, Toile, Rideaux, Soieries, Rubans, Cravates, Corsets, Bas, Chaussettes

ENTRÉE LIBRE

18

VIOLÉE

PAR

JULES DE GASTYNE

PREMIÈRE PARTIE

LA MORT-AUX-GOSSES

Elle se dressa, courant au lit, et jetant sur les gens qui étaient là, sur tous ceux qui l'entouraient :

— Comment, fit-elle... on lui a donc dit !

Personne ne répondit.

Une émotion s'était emparée de tout le monde.

On sentait que quelque chose de tragique allait se passer.

Le regard du blessé était effrayant.

Marianne avait des yeux égarés de folle.

Jacques l'aperçut et dit :

— Je veux mon fils... je veux voir mon fils !

Sa femme se jeta sur lui, éperdue :

— Mon ami... mon ami..., gémit-elle, calme-toi !

Le [illegible] poursuivit :

— On m'a volé mon fils. Et tu me mentais ! tu me mentais !

Marianne sentait sa raison s'égarer.

— Je te jure ! bégaya-t-elle...

— Que je le voie... que je le voie avant de mourir... car je vais mourir !...

La femme se tourna vers les assistants.

— Ah ! misérables ! s'écria-t-elle... Vous me l'avez tué !...

En effet, Jacques râlait...

Le médecin, le commissaire, des agents s'étaient jetés sur lui pour le contenir.

Il se débattait avec des efforts effrayants en criant :

— Mon enfant ! Je veux mon enfant.

Ses mouvements désordonnés avaient rouvert ses blessures, et de nouveau son sang coulait à flots, inondant le lit.

La vue de ce sang acheva d'affoler la malheureuse femme, qui criait :

— Il va mourir ! Il va mourir ! Empêchez-le donc de mourir !

Elle ne savait plus ce qu'elle disait... C'était trop d'émotions à la fois.

Le médecin, qui l'observait depuis un moment, laissa tomber ces mots ;

— Pourvu que nous n'ayons pas à constater un nouveau malheur !

Jacques était enfin retombé sur son lit, épuisé... Il eut encore deux ou trois contractions suivies d'un horrible hoquet, puis il ne bougea plus.

Le médecin dit :

— C'est fini !

— Il est mort ?

— Il est mort !...

Une consternation régna parmi les assistants... et un pénible silence succéda à l'agitation de tout à l'heure.

Marianne ne paraissait pas se rendre compte de ce qui s'était passé... Elle ne savait pas que Jacques était mort...

Sans regarder le lit... elle se dirigeait vers la porte d'un pas automatique de somnambule...

Le médecin lui mit la main sur l'épaule...

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

Elle se retourna et on constata avec stupeur qu'elle souriait.

Elle dit :

— Je vais le chercher...

— Qui ?...

— Mon fils... Je veux que Jacques l'embrasse avant de mourir... Il croit qu'il va mourir... Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? il ne mourra pas... Il me l'a dit. Nous nous aimons trop pour être séparés... Pour qu'il meure. Alors je vais aller voir cet homme et il me rendra mon fils, pour que Jacques l'embrasse et Jacques sera heureux... Je sais ce qu'il faut dire à cet homme pour qu'il m'obéisse...

Elle se dirigea vers le lit.

— Tu entends, Jacques, fit-elle en s'adressant au mort, je vais te l'apporter... ton fils, notre petit André. Et tu n'as rien à craindre... tu sais que je t'aime... Si cet homme voulait me dire qu'il m'aime... Eh bien ! je le tuerais... Je vais prendre un couteau...

Elle se pencha et prit dans ses bras la tête de son mari, qui ballottait, sans consistance.

— Comme il est pâle ! dit-elle.

Puis elle fit :

— Il ne me répond pas ! Il m'en veut parce que je lui ai menti.

Elle s'adressait aux gens qui étaient autour d'elle, et ceux-ci ne parlaient pas, le cœur serré par une émotion poignante.

Le médecin dit :

— La malheureuse est folle. Il faut l'emmener.

Le commissaire s'approcha de Marianne, la prit par le bras doucement.

— Venez, madame, dit-il... nous allons chercher votre enfant.

Elle le regarda.

— Vous savez où il est ?

— Oui, je le sais.

— Oh ! alors, vous me le ferez rendre !...

— Oui, je vous le ferai rendre...

Il voulut l'emmener.

Elle hésita.

— Il faut, avant, dit-elle, que je parle à Jacques... que je lui dise.

Le médecin s'avança.

— Il dort, fit-il... Il ne faut pas le réveiller.

Elle parut comprendre.

— Ah ! oui, il dort. Non, il ne faut pas le réveiller. Et il guérira ?

— Oui, madame, dit le docteur, il guérira.

Elle déclara :

— Oui, s'il dort... il guérira !

La scène était si navrante que tout le monde avait les larmes aux yeux.

Le commissaire entraînait la malheureuse femme.

— Venez, madame...

Sur le point de sortir, Marianne se retourna encore.

— Et s'il ne veut pas le rendre, cria-t-elle... Nous le tuerons ! Je vais prendre un couteau !

Et elle sortit, soutenue sous le bras par le commissaire et les agents.

Un des voisins interrogea le médecin...

— Elle est folle ?

— Hélas !

— Et vous croyez qu'elle ne guérira jamais ?

— Qui le sait ?...

VII

Parmi les personnes qui se pressaient, en cette matinée d'hiver, dans le luxueux salon d'attente de l'éminent docteur Valfroy, une des lumières de la science, un des praticiens les plus achalandés de l'heure présente, se faisait remarquer par sa nervosité et son impatience, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans environ, très joli de visage et mis avec une élégance qui dénotait le Parisien de race. Ce jeune homme, dont l'angoisse pâlissait le visage, semblait ne pouvoir pas rester en place sur le fauteuil sur lequel il était assis. A chaque instant il se levait, allait regarder à la fenêtre, tirait sa montre pour voir l'heure et jetait sur les gens qui étaient assis à ses côtés et qui devaient, sans doute, passer avant lui des regards pleins d'hostilité.

Enfin son tour vint, et il se précipita comme un fou dans le cabinet du docteur.

A cet aspect, celui-ci avait fait un mouvement de surprise et, tendant la main à son jeune client :

— C'est toi, Horace ? fit-il... Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que tu serais malade ?

Horace passa sa main sur son front, pour en essuyer sans doute la sueur qui le mouillait — et répondit :

— Non, docteur.

— Et chez toi, ton père ?...

— Personne n'est malade non plus. — Papa va bien — Il doit présider aujourd'hui.

— Ah ! tant mieux, fit le praticien, rassuré, tu m'avais fait peur. C'est en ami que tu viens ?

— Oui, docteur... en ami... en homme qui a besoin de l'aide d'un véritable ami... murmura avec effort le jeune homme, qui avait peine à parler tant il paraissait oppressé par l'inquiétude.

Le docteur Valfroy l'examina avec surprise et demanda :

— Que t'arrive-t-il donc ?

— Je vais vous le dire, docteur.

— Parle, fit le médecin.

Il ajouta :

— Ce sera long peut-être ?

— Oui,.. docteur, très long.

(A suivre).

Hémorrhoïdes

Guérison radicale en 10 jours, par Pilules F. GERRETH, pharmacien-chimiste, à HAUTMONT (Nord), 3 f. la b. f° contre m.-poste.

GOUTTE, RHUMATISME

Soulagement immédiat et guérison rapide par les Pilules énergiques du Val Gerreth, 6 fr. la boite f° contre m.-poste.

Dépôt général : F. GERRETH, pharmacien-chimiste à Hautmont.

Injection BOUTILLIER

Plus de 50 ans de succès ;

21, rue des Suaires, LILLE

Plus d'Oppressions ni

ASTHME

Mr L. Bruneau, Pharmacien à Lille 71, Rue Nationale, envoie GRATIS et FRANCO UNE BOITE D'ESSAI de Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE avec nombreux Certificats de guérisons SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES

HUITRES 100 petites,72 moyennes 60 grosses 35 fines, franco de port contre mandat-poste de .. 3f.

Ecrire *Parqueurs réunis*, Arcachon (Gironde).

GUÉRISON RADICALE en quelques jours de toutes les maladies contagieuses les plus rebelles, même chroniques par la POTION VÉGÉTALE (sans mercure) qui guérit pour toujours les Ecoulements récents ou chroniques des 2 sexes, la Cystite, la Goutte militaire et toutes les maladies de la vessie.

Prix du flacon : 5 Francs.

Dépôt général : Duquesne, pharmacien, de 1re classe, Dunkerque. — Envoi franco contre mandat-poste de 5 francs sans étiquette apparente.

Dépôts à Roubaix : Pharmacie COUVREUR, 20, rue Neuve. — Pharmacie LEFLON Grande-Rue. 163. Pharmacie DEBLOCQ, 178, rue de l'Epeule — à Tourcoing, pharmacie D. DECOUVELAERE, 5, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Pharmacie DECLERCQ, rue de Menin, 164.—Pharmacie LOOTGIETER, rue de Lille, 103.

CHICORÉE A L'HERMINE

AVIS aux ménagères soucieuses de la santé de leur famille

Depuis quelque temps, des industriels peu scrupuleux et peu soucieux de la santé publique, mettent en vente des produits noirs ou amers auxquels ils donnent le nom de *chicorée* qu'ils vendent à vil prix. Ils usent de tous les moyens de réclame pour écouler ces mauvais produits qui empoisonnent peu à peu les personnes qui les consomment.

Nous avons l'avantage d'annoncer au public que pour enrayer les progrès toujours croissants de ce trafic d'un nouveau genre, une fabrique de Lille, met en vente à Roubaix, Tourcoing, sa chicorée garantie *pure* laquelle se trouve chez tous les bons épiciers.

La **Chicorée à l'Hermine** déjà consommée par toutes les bonnes ménagères, est unanimement recommandée et estimée.

Elle ne doit sa popularité qu'à son bon goût et à sa pureté qui la distingue entre toutes celles fabriquées jusqu'à ce jour. Epurée par des procédés des plus nouveaux et travaillée par des ouvriers expérimentés, aucune autre chicorée ne peut lui être comparée tant pour la santé que pour l'économie domestique.

L'essayer c'est l'adopter. Pour faciliter la consommation de la **Chicorée à l'Hermine**, nous avons adopté un prix qui la met à la portée de toutes les bourses.

Pour les commandes, s'adresser à Lille, chez MM. Hubert et Parmentier, 86, rue de Ronchin, où à Roubaix, 86, rue de la Fosse-aux Chênes.

CHEVAL

On désire acheter bon cheval ardennais, pour calandre, pommelé, 6 ans, 1m58. Répondre bureau du journal, sous le numéro 1749.

ÉTRENNES ! Timbre caoutchouc dans une boite de poche encrée avec le nom et le prénom, 0,60 ; avec le nom et l'adresse, 0,75. Envoi f° contre timbre ou mandat, Mme Paris, 5, rue des Piques. Niort (2-Sèvres). Prospectus s. demande.

30 ans de succès Dr ARMAND 118.950 Guérisons

Traitement spécial, par couleur, des Maladies secrètes, *Ecoulements, syphilis, dartres, impuissance.* — 58, Rue de Paradis, Paris et PAR CORRESPONDANCE

GUÉRISON ASSURÉE

DES

AFFECTIONS SECRÈTES, RÉCENTES OU INVÉTÉRÉES

par le traitement spécial du Dr O. DEUX

S'adresser à la

Pharmacie du Trichon

A ROUBAIX

Rhumes récents ou anciens, bronchites aigues et chroniques, grippes, enrouements, laryngites, catarrhales et de toutes affections des organes respiratoires : Soulagement immédiat suivi de guérison rapide par le pectoral sulfuro-balsamique DEUX, préparé par P. Rebergue, pharmacien.

Exécution fidèle et soignée de toutes les ordonnances médicales

ORTHOPÉDIE ◆ CABINET SPÉCIAL

BON GÉNIE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CREDIT

Confections pour Hommes Femmes et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poêlerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

PREMIÈRE COMMUNION

En Versant :

	fr. en a		fr. de Marchandises et on paie		fr. par semaine		fr. par mois
5	fr. en a	50	fr. de Marchandises et on paie	1	fr. par semaine	5	fr. par mois
10	»	100	»	2	»	10	»
15	»	150	»	3	»	15	»
20	»	200	»	4	»	20	»

Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés, des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement DES CONDITIONS SPECIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :

S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 168.
à TOURCOING, rue de Gand, 24.

SE MÉFIER DES IMITATIONS BOUILLON CIBILS

114

OLIVIER TWIST

PAR

CHARLES DICKENS

« On le tient maintenant, s'écria un homme sur le pont le plus rapproché; hourra ! »

Les cris redoublèrent.

« Cinquante livres sterling ! s'écria un vieux monsieur, à qui le prendra vivant ; j'attendrai ici qu'on vienne réclamer la récompense. »

Nouveaux cris dans la foule...

En ce moment, le bruit se répandit qu'on était enfin parvenu à enfoncer la porte, et que celui qui, le premier, avait demandé une échelle, était monté dans la chambre.

Dès que cette nouvelle courut de bouche en bouche, la foule se dirigea vers la porte ; les gens qui étaient aux fenêtres, voyant les autres rebrousser chemin, s'élancèrent dans la rue, et tous se ruèrent pêle-mêle devant la maison pour voir passer le meurtrier. quand il serait emmené par les agents de police. On se serrait à s'étouffer; les rues étroites étaient complètement obstruées. En ce moment, l'ardeur des uns à revenir en courant sur le devant de la maison, les efforts inutiles des autres pour se dégager de la foule, firent perdre de vue l'assassin, quoique chacun fut plus avide que jamais de voir opérer cette capture.

Intimidé par les cris furieux de la multitude, Sikes, qui ne voyait plus aucun moyen de s'évader, s'était accroupi sur le toit.

Quand il s'aperçut de la nouvelle direction que prenait la foule, il se décida à profiter vite de l'occasion qui s'offrait, et se releva, résolu à faire un dernier effort pour sauver sa vie, en se jetant dans le fossé et en tâchant, au risque de se noyer dans la vase, de s'échapper à la faveur du désordre et de l'obscurité.

Stimulé par le bruit qu'il entendit dans la maison et qui annonçait qu'on en avait forcé l'entrée, il mit le pied contre une cheminée pour se donner plus de force, afin d'attacher solidement un des bouts de la corde au tuyau, et fit à l'autre bout un nœud coulant, à l'aide de ses dents et de ses mains. Ce fut l'affaire d'une seconde. Il allait pouvoir descendre jusqu'à quelques pieds du sol, et il tenait à sa main son couteau ouvert, pour couper la corde dès qu'il serait en bas.

Au moment où il passait sa tête dans le nœud coulant pour la fixer à ses aisselles, et où le vieux monsieur, qui s'était cramponné à la balustrade du pont pour résister à la foule et garder sa position, élevait la voix pour dénoncer à ceux qui l'entouraient cette tentative d'évasion ; en ce moment, disons-nous, l'assassin, regardant derrière lui, éleva ses bras au-dessus de sa tête avec terreur et poussa un cri qui n'était pas de ce monde !

« Encore ces yeux ! » s'écria-t-il. Il chancela, comme s'il était frappé de la foudre, perdit l'équilibre, et tomba pardessus le parapet; le nœud coulant était au tour de son cou ; la corde se tendit sous son poids comme celle d'un arc avec la rapidité de la flèche qui décoche ; le brigand fit une chute de trente-cinq pieds de haut. Il y eut une brusque secousse, un mouvement convulsif de tous les membres, et l'assassin resta pendu, tenant encore son couteau ouvert dans sa main crispée.

La vieille cheminée trembla du coup, mais résista bravement au choc. Le cadavre de Sikes se balançait devant la lucarne de la chambre où était enfermé Charlot, et celui-ci, écartant de la main ce corps qui gênait sa vue, criait au secours et demandait en grâce qu'on vint le délivrer.

Un chien qui ne s'était pas montré jusqu'alors, se mit à courir sur le bord du toit en poussant des cris plaintifs, et, prenant son élan, sauta sur les épaules du pendu ; il manqua son coup, tomba dans le fossé, sur le dos, et se brisa la tête contre une pierre qui fit jaillir sa cervelle.

CHAPITRE LI

PLUS D'UN MYSTERE S'ÉCLAIRCIT. — PROPOSITIONS DE MARIAGE OU IL N'EST QUESTION NI DE DOT NI D'ÉPINGLES.

Deux jours après les événements racontés dans le précédent chapitre, Olivier se trouvait, à trois heures de l'après-midi, dans une berline de voyage et roulait rapidement vers sa ville natale. Avec lui se trouvaient Mme Maylie, Rose, Mme Bedwin et le bon docteur. M. Brownlow suivait dans une chaise de poste, en compagnie d'un personnage dont il n'avait pas dit le nom.

La conversation avait langui pendant le trajet, car Olivier était dans un état d'agitation qui l'empêchait de réunir ses idées et lui enlevait presque l'usage de la parole.

Ceux qui l'accompagnaient étaient en proie à la même anxiété et ne parlaient pas davantage.

Il avait été, ainsi que les deux dames, mis au courant par M. Brownlow de la nature des aveux arrachés à Monks, et, bien qu'ils sussent que le but de leur voyage était d'achever l'œuvre si bien commencée, il y avait encore dans toute cette affaire assez de mystère et d'obscurité pour les laisser dans une grande perplexité.

Leur ami dévoué avait soigneusement empêché, avec l'aide de M. Losberne, qu'ils n'apprissent rien des fatals événements qui venaient de s'accomplir. « Il n'y a pas de doute, disait F. Brownlow, qu'ils les connaîtront avant peu, mais le moment sera peut-être plus favorable qu'à présent : il ne saurait être pire. » Ils voyageaient donc en silence, l'esprit tout occupé du but qu'ils poursuivaient en commun, sans être disposés le moins du monde à s'entretenir du sujet qui absorbait leurs pensées.

Mais si Olivier était resté silencieux et plongé dans ses réflexions tant qu'il avait suivi une route qui lui était inconnue pour arriver à sa ville natale avec quelle vivacité se réveillèrent en lui les souvenirs d'autrefois, et combien d'émotions lui firent battre le cœur, quand il se retrouva sur le chemin qu'il avait parcouru à pied dans son enfance, pauvre orphelin abandonné, sans un ami pour lui tendre la main, sans un toit pour abriter sa tête !

« Voyez, voyez, s'écria-t-il en serrant vivement la main de Rose et en mettant la tête à la portière, voici la barrière que j'ai escaladée, voici les haies le long desquelles je me glissai en rampant pour éviter d'être surpris et ramené de force chez le fabricant de cercueils ; voici là-bas le sentier, à travers champs, qui mène à la vieille maison où j'ai passé mon enfance. Oh ! Richard ! Richard, mon cher ami d'autrefois, si seulement je pouvais te voir maintenant !...

— Vous le verrez bientôt, dit Rose en prenant les mains d'Olivier ; vous lui direz que vous êtes heureux, que vous êtes devenu riche, et que votre plus grand bonheur est de venir le retrouver pour le rendre heureux aussi !...

— Oui, oui, dit Olivier ; et puis nous l'emmènerons avec nous, nous le ferons habiller et instruire, et nous l'enverrons dans une paisible campagne où il deviendra grand et fort; n'est-ce pas ? »

Rose fit signe que oui, car elle ne pouvait parler en voyant l'enfant sourire de bonheur à travers ses larmes.

— Vous serez douce et bonne pour lui comme vous l'êtes pour tout le monde, dit Olivier; les récits qu'il vous fera vous serreront le cœur, je le sais, mais qu'importe ? tout cela sera bien loin et vous sourirez de plaisir, j'en suis sûr aussi, en songeant que vous avez changé son sort, comme vous l'avez déjà fait pour moi. Le pauvre Richard ! Il m'a si bien dit : « Dieu te bénisse ! » alors je me sauvais ; moi aussi, ajouta Olivier, en éclatant en sanglots, je lui dirai : « Dieu te bénisse maintenant ! » et je lui montrerai combien ses paroles d'adieu m'ont été au cœur !

Quand ils approchèrent de la ville et qu'ils se furent engagés dans ses rues étroites, ce ne fut pas chose facile que de modérer les transports de l'enfant ; il revoyait la boutique de Sowerderry, l'entrepreneur de pompes funèbres, telle qu'elle était jadis, mais plus petite et moins imposante qu'elle ne l'était dans ses souvenirs ; il retrouvait les magasins, les maisons qu'il avait si bien connus, et qui lui rappelaient à chaque instant quelque petit incident de sa vie d'enfant : la charrette de Gamfield, le ramoneur, toujours la même, arrêtée à la porte du cabaret; le dépôt de mendicité, cette affreuse prison de son enfance avec ses étroites fenêtres donnant sur la rue ; sur le seuil de la porte, le portier d'autrefois avec sa mine décharnée.

(A suivre).